DOUZIÈME ANNÉE. — N° 270 1er AVRIL 1908 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA CONFÉRENCE DE L'ATHÉNÉE SAINT-GERMAIN

Hypothèse sur les " Matérialisations "

(*Fin*[1])

Il faut considérer ce que l'on pourrait appeler le point de départ et le point d'arrivée.

Au point de départ, les choses se passent comme dans l'hypothèse de M. de Fontenay. Sous l'action de la volonté du médium, une partie du mouvement vital, de l'électricité vivante, qui anime son corps, s'extériorise et revêt, en un point déterminé de l'espace, un régime vibratoire, susceptible d'affecter, selon les cas, l'un quelconque ou plusieurs des sens des assistants.

Seulement, les choses diffèrent au point d'arrivée. Le foyer extériorisé de vibrations, au lieu de reproduire, uniquement et toujours, comme le suppose M. de Fontenay, le mouvement vital de la partie du corps du médium à laquelle il est emprunté, revêt, pour nous, la forme de la pensée du médium, se modèle sur elle, et détermine la série des ondulations sensibles correspondantes à l'image conçue.

Il crée, en d'autres termes, par projection fluidique, une « possibilité de sensations », qui se réalise avec plus ou moins de perfection, suivant l'intensité de l'extériorisation vitale et la précision de l'image pensée.

De là, les à-coups, les reprises, les tâtonnements d'une Renée Sabourault ou d'une Eusapia ; de là, la nécessité, avec elles, de recommencer maintes fois la même expérience, avant d'obtenir un résultat complet, ou simplement satisfaisant.

(1) Voir les numéros des 15 février, 1er et 15 mars.

Mais de là, aussi, l'espèce de malaise dont, malgré les précautions prises et la sévérité du contrôle, on ne peut se défendre pendant les séances d'un Miller.

Il semble, en effet, surhumain, si notre théorie est vraie, que, dans un même être, la faculté de concevoir des images, simultanées et concordantes, se rapportant à la vue, au toucher, à l'ouïe, à l'odorat, se puisse rencontrer avec le don d'extérioriser assez de force vitale pour créer, à un degré de perfection presque absolue, la possibilité des sensations correspondantes.

Mais notre théorie est-elle vraie?

***

Je l'ai dit en commençant, je n'ai voulu que proposer un essai d'explication, que suggérer un aperçu. Mais je me demande si les mots, malgré l'effort que j'ai fait pour être clair, et peut-être même à cause de cet effort, n'ont pas trahi ma pensée. Je me demande si j'ai formulé mon hypothèse sous une forme qui la rend, à mes lecteurs, aussi plausible qu'elle m'apparaît à moi-même.

Je me rends compte, en tout cas, que ma démonstration, telle du moins que je l'ai présentée, est, sur bien des points, discutable. Plusieurs lecteurs m'ont déjà fait l'honneur et l'amitié de me soumettre quelques objections. Nous les examinerons. Et cet examen nous permettra de rectifier notre façon de voir, de l'ajuster d'une manière plus adéquate à la réalité des faits.

D'ores et déjà, il me semble pourtant — est-ce vanité d'auteur ? — qu'elle n'est pas absolument fausse dans son principe et que, si je n'ai pas résolu

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le problème, j'ai, du moins, indiqué le sens de la solution.

D'autres feront le reste ; mais qu'il me soit permis de dire que si cette solution était telle que je la pressens, elle aurait ce mérite de n'être en contradiction ni avec la science positiviste, ni avec les doctrines théologiques.

Elle se raccorde aux plus récentes découvertes de la science expérimentale, en ce sens qu'elle suppose une théorie de la matière conforme à celle que les progrès de la physique et de la chimie substituent peu à peu à la vieille conception des atomes. Elle se raccorde, d'autre part, aux enseignements spiritualistes en ce sens qu'elle rend compte non seulement de ce que nous avons appelé l'élément plastique des phénomènes métapsychiques, mais encore de l'élément d'ordre intellectuel et volontaire, qui entre si souvent pour une part dans leur composition.

Dans les faits que nous avons analysés, nous n'avons, il est vrai, envisagé que les cas où cet élément volontaire et intellectuel était, de toute évidence, emprunté à la mentalité propre du médium.

Mais qui ne comprend que notre hypothèse des images-moules s'appliquerait aussi bien à des images créées, ou simplement suggérées, par des intelligences extérieures, extra-humaines, qu'à des images conçues par le médium lui même ?

Et qui sait si nous n'aurions pas, dans cette intervention possible d'entités de l'au-delà, l'explication de cette perfection déconcertante que nous avons constatée dans l'intensité, la concordance et la simultanéité des images réalisées au cours des expériences de matérialisation de Miller ?

⁂

J'arrête ici cette trop longue étude. Je l'avais commencée comme un simple compte rendu analytique de la conférence de l'Athénée-Saint-Germain. Elle a pris des proportions dont je m'excuse. Mais n'est-il pas utile que, de temps en temps, pour animer nos recherches et ne pas nous réduire au rôle de simples appareils enregistreurs, nous cherchions à relier entre eux les phénomènes que nous avons vérifiés et à dégager quelques idées générales de nos observations ?

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Les légendes de Naples et Virgile le Magicien.*

Mme Mathilde Serao vient de consacrer aux Légendes napolitaines un poétique volume auquel ne manquent que des illustrations de Carlo Brancaccio, — le peintre qui a le mieux rendu la beauté de Naples et cette nature positive, sans brouillard, ardente, desséchée, éternellement lumineuse. Toutes ces légendes ont un caractère profondément humain et sensible. Ce sont des légendes d'amour.

C'est par l'amour, du reste, que Naples fut fondée. La jeune Grecque Parthénope, qu'aimait Cimon et à qui on la refusait, s'enfuit avec lui sur une barque. Il y avait mille ans que la plage embaumée les attendait. Parthénope y appela plus tard son père, ses sœurs, ses parents et ses amis. Jusque dans la lointaine Egypte, jusqu'à la Phénicie, le bruit s'était répandu qu'une vierge (c'est le sens grec de Parthénope) avait découvert une plage heureuse où, dans la fête des fleurs et des fruits, dans la douceur parfumée de l'air, la vie s'écoulait, facile et charmante. Sur de fragiles embarcations accoururent des peuplades lointaines, apportant avec elles leurs enfants, leurs dieux, leurs richesses ; la cabane du pêcheur se dressa près de celle du berger. L'art primitif de l'agriculteur, les industries manuelles naissantes accomplirent leur œuvre. Sur la hauteur se construisit le village qui, peu à peu, descendit dans la plaine ; puis une autre colonie s'installa sur une autre colline et un second village s'unit au premier ; les chemins se tracèrent ; les murs enserrèrent peu à peu une ville entière.

Après Parthénope, la plus lointaine légende de Naples est Virgile le Mage. Nombreux furent ses prodiges et ses bienfaits. Ainsi, les mouches s'étaient multipliées au point d'obliger les habitants à fuir la ville. Virgile fabriqua de ses mains une mouche d'or, à laquelle, par de magiques paroles, il insuffla la vie. Cette mouche d'or s'en allait, voletant de-ci de-là, et toutes les mouches qu'elle rencontrait tombaient mortes. Aussi, en peu de temps, furent-elles détruites.

Virgile dessécha tous les marais qui entouraient la ville ; il fit changer de direction au vent Favonio dont la brûlante haleine consumait plantes et fleurs. Il dompta et tua le serpent formidable qui habitait le Pendino ; et quoique Parthénope fût bâtie sur des cavernes, des souterrains et des cloaques, jamais plus on n'y vit de serpents.

Plus tard, une terrible maladie infectieuse atteignit les chevaux. Virgile fit fondre un grand cheval de bronze, lui transmit des vertus magiques, et tout

cheval à qui l'on faisait faire trois fois le tour de ce bronze était guéri (à la grande fureur des vétérinaires et des empiriques).

A l'endroit que l'on nomma plus tard Porta di Massa, des pêcheurs se plaignaient de la rareté du poisson. Ils demandèrent un miracle à Virgile. Le mage sculpta dans une grosse pierre un poisson, et jeta la pierre dans les flots : aussitôt la mer devint fort poissonneuse. Virgile fit mettre sur les portes de Parthénope, du côté de la route de Campanie, deux têtes augurales, dont l'une riait et l'autre pleurait. Les affaires de celui qui passait sous la porte au masque riant réussissaient toujours; c'était le contraire pour celui qui passait sous la tête en pleurs.

Ce fut encore Virgile qui fit exécuter en une nuit, par les esprits, la grotte du Pausilippe ; lui qui enseigna le jeu de la palestre aux jeunes gens ; qui donna leurs vertus bénéfiques aux eaux de la plage Platamonia et de la plage de Pouzzoies ; qui, — voulant sauver la femme de son disciple Albinus — dévoila les mystères de l'antre de Cûmes, où les prêtres trompaient le peuple avec de faux oracles dus à une combinaison naturelle des sons. Respecté, aimé, idolâtré comme un Dieu, jamais il n'employa son pouvoir magique que pour le bien de la ville et de ses habitants. Il mourut sur la colline de Montevergine, près d'Avellino, où il s'était retiré pour étudier. Jamais les Napolitains ne permirent qu'on emportât ses cendres.

Ces légendes, et plusieurs autres que ne rapporte pas Mme Mathilde Serao, se trouvent dans l'ouvrage du moine anglais Gervais de Tilbury, qu'il intitula *Otia imperialia* parce qu'il l'avait écrit à la demande de l'empereur Othon IV. Gervais avait fait un voyage à Naples et tenait toutes ces merveilles de l'archidiacre Pinatellus, son hôte. Le moine Hélinaud, qui chantait, à la cour de Philippe-Auguste comme Alcinoüs chez Pénélope et Copas chez Didon, ne manqua pas d'insérer ces hauts faits de Virgile dans son poème universel. Vincent de Beauvais, en son *Miroir historial*, le bénédictin Alexandre Neckham, Osmond et Gauthier de Metz, en leur *Image du monde*, le Roi Adenès, en son *Roman de Cléomadès*, les répétèrent en les augmentant d'épisodes merveilleux. Ainsi, Osmond raconte que Virgile, sur le point d'entreprendre un voyage, consulta la tête oraculaire qu'il avait faite et que celle-ci l'assura que, « s'il gardait bien sa tête », son voyage serait heureux. Virgile crut que c'était un avertissement de bien veiller sur son ouvrage et ne craignit rien pour lui-même ; mais il se trompa, car, ayant été frappé en route d'un coup de soleil, il en mourut. Son corps, comme il l'avait ordonné, fut porté dans un château, sur les bords de la mer, en face de la Sicile, et y resta conservé magiquement. Des voleurs ou des ennemis viennent-ils attaquer ce château, à l'instant la mer se soulève et fait répandre à l'entour une barrière de vagues, jusqu'à ce que le péril soit passé.

Des critiques ont voulu soutenir que Virgile le poète et Virgile le magicien n'étaient pas le même personnage; que ce dernier, laid et bossu, vivait à Naples dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et s'occupait de toute autre chose que de vers. Cette opinion n'est pas fondée. Il est certain que les premiers chroniqueurs qui ont attribué à Virgile plusieurs faits de magie des plus étranges voulaient parler du poète. Les difformités de corps qu'on lui prête n'ont d'autre origine que la fabuleuse mésaventure de Virgile avec la fille de l'empereur de Rome, ou une dame de cette ville.

On sait qu'il se prit d'amour pour cette malicieuse personne, qui saisit l'occasion de railler le philosophe disgracié de la nature. Feignant de consentir à ses vœux, elle lui dit de se rendre, la nuit, au pied de la tour qu'elle habitait, et, qu'au moyen d'une corbeille, aidée de sa servante, elle le hisserait jusqu'en haut. Virgile accepta la proposition, et, la nuit venue, se mit dans la corbeille. La moqueuse fille tira la corde, mais quand elle vit la corbeille au tiers de la tour, elle cessa de hisser et laissa Virgile suspendu dans les airs.

Le jour venu, tout le peuple, qui se rendait au marché, reconnut le malheureux philosophe, et chacun de rire à ses dépens ; enfin, vers le soir, on le tira de cette fâcheuse situation. Rentré chez lui, Virgile consulta son grimoire, et, au moyen d'une conjuration puissante, éteignit tous les feux qui brûlaient dans Rome. Nul ne put les rallumer.

Le peuple, épouvanté, se plaignit à l'empereur qui manda le magicien : « — Virgile, lui dit-il, c'est toi qui as éteint tous les feux de la ville ? — Oui, cela est vrai. — Mais que prétends tu faire ? — Me venger. — Comment ! de tout mon peuple ? — Non, de votre fille. — De ma fille ! Et par quel moyen ? — Le voici : sur la grande place de Rome, on élèvera un échafaud, votre fille y montera, et chaque Romain pourra venir près d'elle allumer son flambeau.

Il fallut se résigner : pendant trois jours la fille de l'empereur, exposée sur la place publique, donna du feu à tous ceux qui en demandaient Ainsi le magicien Virgile punit cette femme insolente, et ce fut après cette aventure qu'il abandonna Rome pour Naples.

(Le poète Jacquemare Gelée, dans son *Renard contrefait*, raconte cette vengeance avec des détails singulièrement plus immodestes.)

Gabriel Naudé a pris la peine de réfuter sérieuse-

ment toutes ces fables, dans son *Apologie pour les grands Hommes faussement accusés de magie*. Nul doute que ce renom de magie créé à Virgile provienne surtout des vers si étrangement prophétiques de la IVe Eglogue :

Jam redit et virgo, redeunt saturnia regna.

De plus, son père se nommait « Majus », que plus tard on écrivit « magus », mage, magicien. D'autre part, le nom et les écrits de Virgile n'ont jamais été tout à fait perdus, même aux temps de la plus grande ignorance ; on trouva toujours quelque trace de la lecture des Géorgiques et de l'Enéide. Ce fut dans ces vers, en piquant au hasard, qu'on prit l'habitude de consulter le sort (*sortes virgilianæ*). Enfin, ajoutez la fertilité de l'imagination populaire, toujours prête à doter d'actions merveilleuses les hommes et les noms dont elle conserve le souvenir.

⁂

Virgile, dont l'article ne tient pas tant de place chez Mme Serao, nous a éloignés des autres légendes napolitaines. Il y a celle des quatre collines de Poggioreale, Capodimonte, San Martino et le Nomero, qui furent à l'origine quatre frères épris de la même femme. Elle préféra fuir que de les armer les uns contre les autres, et depuis lors, changés en coteaux fleuris, ils attendent, l'un près de l'autre, le retour de la bien-aimée.

Le Pausilippe n'a pas d'autre histoire. C'était un tendre jeune homme que désespérait la méchante Nisida. Il fut changé en coteau à l'instant même où il se jetait dans la mer (et c'est pourquoi il est à moitié dans les vagues). Elle fut métamorphosée en écueil, en face de lui.

La mer de Mergellina doit son nom à un jeune poète, amoureux d'une sirène, et qui s'y noya. Le Sebeto était un riche seigneur, avant de se fondre en larmes et de couler vers la vague où avait péri sa femme bien-aimée, Mégara.

Toutes les fontaines de Naples sont alimentées par des pleurs. Celle de Monte Olveto est formée des larmes d'une religieuse qui gémit sur la passion du Christ ; celle des Serpents, par les larmes de Bellucia, une servante amoureuse de son maître ; celle des Miroirs est faite des pleurs de Carbussone, cuisinier, qui eut la folie de s'éprendre de la reine, dont il préparait les repas ; celle du Lion, des larmes d'un prince qui avait pour unique ami un lion, dont la mort lui causa une peine infinie ; celle de la fontaine Medina du deuil de Neptune, épris d'une statue qu'il ne put rendre vivante. Et le Vésuve ! c'était un noble — et bouillant - cavalier épris, comme Roméo, d'une jeune fille de famille ennemie, la belle Bianca Capri. Les Capri, loin de prêter l'oreille à des propositions de mariage, décidèrent d'embarquer la jeune fille sur une felouque et de l'envoyer en pays éloigné. Celle-ci, qui mourait de douleur à l'idée de perdre son bien-aimé, à peine la felouque fut-elle hors du port, s'agenouilla, fit une courte prière, puis s'élança dans la mer, d'où jaillit quelques instants plus tard, une île verdoyante.

Quant au cavalier Vésuve, une colère prodigieuse bouillonnait dans son sein ; il commença à pousser d'ardents soupirs, à verser des larmes de feu ; il se gonfla tellement qu'il devint une montagne dont les entrailles brûlent d'un éternel incendie. Et il reste toujours ainsi maléficié, devant la belle Capri sans pouvoir la rejoindre ; il frémit d'amour, lance des éclairs, se couronne de fumée ; l'ardeur de sa passion déborde en lave brûlante. Un jour, sans nul doute, elle débordera si fort qu'elle engloutira toute la ville, comme l'annonce une légende prophétique.

Les biges et les quadriges couraient aussi dans les rues de Pompéi ; les beaux garçons aux tuniques éclatantes et les jeunes filles aux voiles blancs aimaient la douce lumière du jour et regardaient avec sympathie la légère fumée blanche du volcan, leur vieil ami. Les séduisantes hétaïres se vêtaient de byssus et se parfumaient de nard. Jeunes et vieux allaient au Forum, aux Thermes, aux théâtres ; des couronnes de roses pendaient aux portes des maisons... Le Vésuve voulut que Pompéi-la-Jolie fût détruite et quand il le voudra Naples-la-Belle mourra aussi, — à cause que le Vésuve n'est pas guéri de son chagrin d'amour !

George Malet.

Le faux comte de Sarâk

Notre distingué confrère, M. C. de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences psychiques*, a découvert la véritable identité de l'oblique personnage qui s'intitule comte de Sarâk, membre de l'Académie de médecine de Washington, et dont nous avons récemment démasqué les supercheries éhontées.

Cet individu, qui ne possède pas plus le titre de comte que le diplôme de docteur, est un simple aventurier italien, du nom d'Alberto Santini-Sgaluppi, qui n'a jamais mis les pieds dans l'Inde, dont il se prétend originaire, et qui, partout où il a passé, n'a laissé que le souvenir d'un faiseur de dupes.

C'est ce que constatent, notamment, la *Constancia*, de Buenos-Ayres (numéro du 19 janvier 1908) ; le *Reformador*, de Rio-de-Janeiro (numéros des 15 juillet et 1er avril 1907) ; la *Nueva Palabra*, de Santiago (numéro du 1er juin 1907) ; la revue *El Pensamiento*, de

Santiago (numéro du 24 juillet 1906), et quantité d'autres publications du Nouveau Monde.

Dans une curieuse brochure, intitulée : *El Dosamantismo o la Sintésis cientifica religiosa del Maestro Jesus Ceballos Dosamantes* (Mexico), que cite M. de Vesme, voici déjà ce qu'écrivait, en 1904, don Gonzalo Pena y Troncoso, sur cet imposteur professionnel :

« Ce charlatan audacieux allie à son cynisme pyramidal le don de la suggestion ; ce qui fait qu'aussitôt qu'il arrive à l'endroit choisi pour ses fumisteries, il rencontre des victimes à exploiter. Après quelque temps qu'il est arrivé dans un pays, dépourvu même du nécessaire, il est à même de s'installer dans une habitation magnifique, et il se prend à vivre avec luxe et confort.

« Aussitôt que, dans un nouveau champ de ses manèges frauduleux, on commence à connaître quel est le pseudo-occultiste, celui-ci a recours, pour se défendre, au même moyen qu'il a déjà exploité, en de pareils cas, dans les autres pays qu'il a précédemment visités : il sort un album dans lequel sont collées des coupures de journaux, contenant les éloges qu'il est parvenu à se faire adresser par les premiers mystifiés, et qui représentent ainsi ce qu'on pourrait appeler le prologue de son séjour dans chaque pays ; mais il a bien soin de tenir cachées, comme un bon *occultiste* qu'il est, toutes les accusations formidables que l'on publie contre lui quand arrive l'épilogue des comédies qu'il représente dans les divers pays qu'il parcourt. »

Le signor Santini-Sgaluppi emploie, dans tous les nouveaux pays qu'il visite, la même tactique. Mais souvent il l'agrémente d'une autre fourberie. Il imagine de dire « qu'on le confond avec un Italien qui avait usurpé son nom et ses titres, afin de commettre mille prouesses », alors que, par les journaux que j'ai mentionnés plus haut et par bien d'autres, il est avéré que le comte de Saràk, qui mystifia tant de gens, non seulement en Amérique, mais en Belgique, en Espagne, et tout dernièrement à Nice, ne fait, bel et bien, avec le pseudo-yogui qui, cet hiver, a opéré à Paris, qu'un seul et même exploiteur de la crédulité publique.

Ces quelques indications ouvriront-elles les yeux aux personnes qui, à l'heure actuelle, malgré nos précédents articles, continuent à faire confiance à cet imposteur et, m'assure-t-on, à lui verser les sommes considérables qu'il exige d'elles, sous prétexte de propagande. Nous n'osons pas y compter.

Les lettres que nous avons reçues de quelques-unes de ces personnes trop confiantes nous prouvent que, chez elles, le mal est incurable et qu'elles préféreront toujours, par une sorte d'amour-propre étrange, payer de leur bourse qu'avouer qu'on s'est payé leur tête.

La femme de Sganarelle aimait à être battue. Il y a, de par le monde, des gens qui, plutôt que de reconnaître qu'ils se sont laissé tromper un moment, préfèrent être volés à perpétuité. Les dupes du faux yogui sont de ce nombre ! Nous avons, du moins, sans espérer leur reconnaissance, fait notre devoir en les prévenant. Le reste ne nous regarde plus.

G. M.

CEUX QUI CROIENT AU « MERVEILLEUX »

Chez M. Paul Harel

J'ai voulu profiter du court séjour que vient de faire à Paris le poète-cabaretier normand Paul Harel, qui abandonne rarement, et jamais pour longtemps Echauffour, pour aller lui demander son avis sur le « Merveilleux ».

L'auteur de l'*Herbager*, joué en 1891, à l'Odéon, et qui obtint un succès triomphal dans toutes les grandes villes normandes où il fut ensuite représenté, était venu à Paris pour organiser une représentation de sa délicieuse fantaisie en vers, les *Dyspeptiques*, que le théâtre des Arts a donnée, le 12 février dernier, avec, comme principaux interprètes, Paul Harel lui-même, Silvain et Mme Louise Silvain. C'est dire combien il était occupé.

Il voulut bien, néanmoins, me consacrer quelques-uns de ses précieux instants, et répondre longuement aux questions que je lui posai :

« — Je crois au « Merveilleux », me dit M. Paul Harel, dans la mesure où le dogme autorise à y croire. La plupart des manifestations enregistrées dans l'*Echo*, que je lis régulièrement, me paraissent vraisemblables.

« Mais je pense que certaines d'entre elles — et l'*Echo du Merveilleux* ne manque pas d'ailleurs de le faire remarquer — sont dues à une intervention diabolique.

« Je ne suis, certes, pas de l'avis de ces catholiques qui voient le diable partout, ce qui, évidemment, est un grand tort, et je pense, comme vous, que la plupart des manifestations qui nous étonnent sont produites par l'entrée en jeu de forces inconnues, mais je crois que le démon intervient quelquefois. Il a dû intervenir surtout à l'époque où les tables tournantes faisaient fureur.

« Oh ! je sais que nombre des hommes qui interrogent les guéridons plaisantent volontiers ceux qui prétendent qu'ils correspondent parfois avec Satan. Laissons-les sourire... et demandons-leur pourquoi le démon négligerait d'utiliser les nouveaux moyens qui s'offrent à lui de nous induire en erreur; pourquoi il ne modifierait pas sa tactique et ne changerait pas son masque suivant les époques et selon les mœurs de la société qu'il veut perdre.



M. PAUL HAREL

« — Vous ne croyez, dans aucun cas, à la manifestation des « esprits » ?

« — Des « esprits » des morts ? Non, absolument pas. Le seul « esprit » qui se manifeste — quand il ne s'agit pas d'une force naturelle — est celui du mal, le démon, et nul n'a rien à gagner en sa compagnie.

« Rit qui voudra de ma croyance au diable. Je suis catholique, fervent catholique, je ne le cache pas, car j'en suis fier.

« J'en suis heureux aussi, car le dogme imposé par l'Eglise est un guide sûr pour mon esprit, un centre nécessaire à mon bon équilibre. J'ajoute, ceci pour les Savants, avec un grand S, que ce dogme satisfait pleinement ma raison, qui se passe volontiers d'un R majuscule.

« Que s'ils murmurent le mot « incroyable », je répliquerai aux savants que l'incroyable est encore ce qu'il y a de plus vrai, que l'Eglise explique tout beaucoup mieux qu'ils ne sauraient le faire eux-mêmes, et surtout avec plus de constance.

« Les systèmes qu'ils nous proposent changent, en effet, avec chaque découverte. Toute nouvelle loi découverte est prétexte à l'élaboration d'une philosophie nouvelle qu'on a la prétention de substituer à la religion catholique, prétention qui doit être bientôt abandonnée, d'ailleurs, attendu que, neuf fois sur dix, on ne tarde pas à reconnaître que la fameuse loi n'existe pas en réalité, et que, la dixième fois, une loi toute neuve vient, au bout de deux ans — et souvent moins — modifier jusqu'à le rendre méconnaissable le système philosophique primitivement élaboré.

« Que ces savants poursuivent leurs recherches, nul n'y trouvera à redire, au contraire, mais, s'ils tiennent à éviter le ridicule, qu'ils cessent d'interpréter philosophiquement leurs découvertes.

« D'ailleurs, qu'est-ce qu'un savant ? Un être exceptionnel, une sorte de demi-dieu, comme on le croit généralement ? Pas du tout. Un savant est un ignorant, à peine plus cultivé que les autres. La science est une relativité.

Il en est du savoir des hommes comme de leur taille : regardez l'humanité depuis le haut de la tour Eiffel — 300 mètres seulement d'élévation ! — et grands ou petits vous paraîtront exactement de la même taille.

De même, prétendus savants ou simples ignorants d'ici-bas semblent aussi peu instruits les uns que les autres, quand on compare la somme de leurs connaissances respectives à celle des choses qu'ils ignorent tous.

« Se croire bien supérieur aux autres parce que, sur les milliards de lois auxquelles la création est soumise, on est parvenu à en connaître cent, dont la centième est peut-être fausse, tandis que le menu fretin en connaît seulement quatre-vingt-dix-neuf, n'est-ce pas le comble de la vanité et du grotesque ?

« Pour en revenir à notre question, que, du reste, je n'ai pas abandonnée autant qu'on le pourrait croire, je ne suis pas très étonné qu'on tente de créer une religion nouvelle, uniquement parce que des guéridons se meuvent et frappent du pied sans raison apparente. C'est dans l'ordre.

« Et cependant, quoi d'étonnant à ce qu'il existe un fluide inconnu, et que ce fluide produise des phénomènes ?

« Cette hypothèse, qui est celle que met en avant votre directeur, M. Gaston Mery, me paraît, de toutes, la plus admissible.

« — Avez-vous assisté à des expériences ?

« — Deux ou trois fois seulement, chez un ami, et tout à fait par hasard. Je ne suis donc qu'un profane. Eh bien, cependant, j'ai pu remarquer, au cours d'une des séances dont je parle, qu'une invitée aidait beaucoup, par ses poussées, à la réalisation du phénomène... Je dois ajouter que cette dame était sincère et son aide inconsciente.

« Mais cette remarque m'a tout naturellement amené à penser que la fraude involontaire doit être aussi fréquente que la fraude consciente et malhonnête — et nous savons que cette dernière n'est pas une exception très rare...

« Cela, bien entendu, ne veut pas dire que ces phénomènes n'existent pas. Ils sont, au contraire, réels. Mais, lorsqu'on veut les étudier, il doit être utile d'exercer un contrôle sérieux, aussi bien pour éviter d'être la dupe des charlatans, que pour n'être pas trompé par les gens de bonne foi eux-mêmes.

« En résumé, mon avis est que, lorsque le démon n'y est pour rien, ces manifestations sont d'ordre naturel. Elles étonnent comme tout ce qui n'est pas encore connu, comme un rêve ou un pressentiment prophétique, par exemple.

« — Pouvez-vous me citer des cas personnels de rêves et de pressentiments prophétiques ?

« — Personnels, non, me répond M. Paul Harel, car je n'en ai fait aucun : même, il me suffit de pressentir qu'un événement me sera préjudiciable pour qu'il me soit, au contraire, favorable ; mais je vous conterai deux anecdotes, dont l'une concerne un habitant d'Echauffour, qui m'en a fait lui-même le récit, et dont l'autre m'a été rapportée par de tierces personnes.

« Un jour, un jeune paysan de vingt-cinq ans dont le père et la mère avaient, le matin, quitté Echauffour en voiture pour se rendre à Caen, eut, six heures environ après le départ de ses parents, la vision de la voiture qui les emportait versant dans un fossé. Il était éveillé et ne s'émut pas de ce fait étrange.

« Lorsque ses parents rentrèrent à la ferme, le jeune homme fut très étonné d'apprendre que leur voiture avait effectivement versé, près de Falaise, à l'heure même où il avait eu sa vision, mais sans qu'aucune suite fâcheuse en soit résultée...

« Je tiens ce récit de la bouche du visionnaire lui-même, de la sincérité duquel je peux répondre. Voici, maintenant, ma deuxième anecdote :

« Comme on apprenait un soir, avec toutes sortes de ménagements, à une dame de Flers que son fils venait de se noyer, cette dame déclara, à la stupéfaction générale : « Cela ne m'étonne nullement. Je m'y attendais; il y a quelques jours, *j'ai vu* très distinctement, étant éveillée, cet accident se produire.

« — Comment expliquez-vous ces deux faits ?

« — Je ne les explique pas, me répond M. Paul Harel. Je les constate.

« Il est certain, continue le poète, que l'âme a la faculté — comment, je n'en ai pas la moindre idée — non seulement de voir ce qui se passe à l'instant même, comme on en a maintes preuves indéniables, mais aussi de deviner ce qui doit survenir dans un temps plus ou moins éloigné, ainsi que nous en avons également de multiples exemples.

« — Croyez-vous aussi à la graphologie, à la chiromancie, à la cartomancie ?

« — La cartomancie... Hum!... Enfin, je n'en sais rien... Mais je peux dire que rien ne me semble plus admissible que la chiromancie et la graphologie.

« Je ne suis pas le moins du monde expert en ces sortes de sciences, mais il est évident pour moi que notre corps, et principalement notre visage et notre main, portent des marques qui décèlent nos pensées, nos goûts, nos habitudes. Par conséquent, l'étude de la main doit permettre aux personnes qui connaissent la signification des lignes qu'on y remarque, de deviner la vérité, approximativement tout au moins. Voilà pour la chiromancie.

« Quant à l'écriture, il est très compréhensible qu'elle trahisse notre tempérament et dévoile notre caractère et nos passions. Elle est même trop dépendante de notre nature intime pour qu'il en soit autrement.

« Il faudrait, poursuit M. Paul Harel, parvenir à connaître, pour chacune des lignes de la main et pour chacun des signes de l'écriture, le vice, la vertu, le trait de caractère, la tare, morale ou physique, qui y correspondent. Jusqu'à présent, en effet, on ne possède que de vagues indices, et il reste bien des remarques à faire.

« Là comme ailleurs, continue M. Paul Harel, notre ignorance apparaît dans toute son ampleur. Cherchons donc à nous instruire. Mais soyons prudents dans nos recherches; soyons surtout modestes dans nos petits triomphes.

« Ce que nous parviendrons à savoir, après toutes nos découvertes, sera toujours infime, si on le com-

Pare à tout ce que nous ne connaîtrons jamais. Certains méconnaissent un peu trop cette vérité. Je veux parler de ceux qui, dans leur fol orgueil, se dressent devant le dogme et cherchent à le renverser en le bombardant de leurs grains de sable plus ou moins scientifiques.

« Pauvres êtres ! Ils me font l'effet de fourmis qui prétendraient avaler le soleil !... »

C'est par cette phrase, qu'il accompagne d'un haussement d'épaules et d'un large sourire, que M. Paul Harel termine ses intéressantes déclarations.

GEORGES MEUNIER.

QUELQUES DONNEES

SUR

la Prophétie des 20 derniers papes

Sans doute il convient d'être circonspect à l'égard des prophéties modernes, plus ou moins anciennes, surtout quand leur origine exacte n'est pas connue d'une façon précise et incontestable.

Néanmoins, n'est-ce pas se montrer trop exigeant, que de réclamer une constatation *nouvelle* de l'existence, dans la *Revue des Questions héraldiques, archéologiques et historiques* du 25 mars 1899, du texte de la *prophétie des 20 derniers Papes*, désignés par leur propre nom — Pie X, Paul VI, Pie XI, etc. — puisqu'on l'a déjà produite ici dans le numéro du 1er décembre 1907 ? A quoi bon y revenir ?

Ah ! s'il s'agit de contrôler la *copie* donnée dans ces colonnes avec celle fournie alors par la *Revue* qui avait été en question, à la bonne heure ! Mais il suffit amplement de relever les quelques erreurs commises çà et là, comme l'*abonné de province* l'a déjà fait.

Pour ma part, j'estime qu'on me saura plutôt gré de désigner l'écrivain caché sous le pseudonyme *Roger Listel*, puis, de donner le préambule et la conclusion de son article sur la curieuse amplification des devises malachiques, désignant par leur propre nom les vingt derniers papes, depuis Benoit XIV jusqu'à Pierre II.

1° D'abord *Roger Listel* n'est autre que le vicomte Oscar de Poli, fondateur de la susdite *Revue* en 1898 et son directeur. Nous ignorons — mais peu importe — pourquoi il avait signé ainsi dans la circonstance, comme ailleurs il avait adopté le nom de *Pierre d'Attente*, dans le *Clairon*, croyons-nous.

M. de Poli s'était engagé dans les zouaves pontificaux, il y a quarante-huit ans, dès la première heure, lorsque le général Lamoricière, sur la prière de Pie IX, essaya de lui former une armée de défense, qui fut fortement éprouvée à Castelfidardo, en 1860.

Lorsque les zouaves se reformèrent, deux ans plus tard, Oscar de Poli s'était lancé dans la carrière littéraire, en essayant de ressuciter le *Mercure Français* avec quelques compagnons d'armes, qui ont disparu comme lui. Il fut, plus tard, un des préfets du Seize-Mai.

M. de Poli est mort le 6 janvier de cette année, sans que son successeur à la *Revue des Questions héraldiques* ait été mis au courant, malheureusement, de la source d'où il tenait sa prophétie. C'est lui qui nous l'a écrit.

Nous ne pouvons donc que reproduire maintenant ce que M. de Poli nous a lui-même appris sous ce rapport, avant de publier le curieux document, au début d'un article, intitulé *La Prophétie des Papes*, et s'étendant de la page 454 à la 463 — comme chacun peut le vérifier dans l'exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque nationale, sous la cote L. $\frac{15}{}$ 28 C.

2° Voici ce préambule :

« Il faut reconnaître que les prédictions sont à la mode ; aujourd'hui comme autrefois, elles sont assurées de grouper des croyants, parce qu'elles flattent l'irrésistible instinct du merveilleux, et Paris, Ville-Lumière, abonde en sibylles plus ou moins lucides qui vaticinent à l'envi en prose comme en simili-poésie. (*allusion à Mlle Couesdon, notamment, c'est visible.*)

« Toutes les vieilles dynasties ont un ou plusieurs horoscopes, vénérables au moins par leur antiquité. La maison de Hohenzollern a la prophétie du moine de Lehnin, *Vaticinium Lehninense*, en vers léonins écrits au XIIIe siècle et qui prédit ses destinées avec une précision unique en l'espèce... Par malheur, les faux prophètes sont aussi nombreux que les faux dauphins.

« Les Papes, plus que tous autres souverains, ont excité l'ardeur ingénieuse des fabricants de pronostics, sans doute en raison de leur prééminence, mais surtout parce que les prétendues prophéties, adroitement attribuées à des saints personnages des vieux siècles, mais improvisées de la veille, en vue d'un conclave imminent, n'avaient en réalité d'autre but que de favoriser l'élection d'un candidat à la Papauté. Il y avait au XVIe siècle, dans Rome et dans Padoue, de véritables officines prophétiques qu'aucun conclave ne prenait au dépourvu. C'est des presses de Padoue que sortirent notamment les « Prophéties de l'abbé Giorcchino (1197) et d'Anselme, évêque de Marsico, avec des images relatives aux pontifes passés et advenir, un oracle turc et diverses merveilleuses prédictions » ; les révélations de Jodochius Palmerius qui près de mourir (1555) « vaticina de 16 Pontifes à venir » et encore l'oracle de Fr. Egidius Polonus (vers 1457) au sujet de 27 papes futurs.

« Le moine Arnold Wion — fils du procureur fiscal de Douai — qui publia, en 1595, la très fameuse prophétie des Papes attribuée par lui à saint Malachie, archevêque d'Armagh et contemporain de saint Bernard, XIIe siècle, et

très certainement fabriquée en 1590, avait appris à bonne école, car il était de la Congrégation de Sainte-Justine de Padoue.

« Lorsqu'il voyageait en Italie, Michel de Montaigne devait avoir eu vent de ces fraudes oraculeuses dont le souvenir lui dicta probablement cette page finement sceptique. *Essais*, liv. I, ch, II)... Ce que dit Montaigne de ces rencontres de la vérité dues au hasard est amplement démontré par ce qui advint au début du conclave d'où sortit l'élection de Paul V (Borghèse)... »

Je laisse de côté les digressions — d'ailleurs inutiles et mal fondées — de Listel, pour arriver de suite au document nouveau, qu'il va présenter à ses lecteurs :

« Toujours est-il que, sur cette prophétie apocryphe (de saint Malachie), une autre est venue se greffer avec autant de hardiesse que de confiance. Comme elle commence à Benoît XIV, elle a donc la prétention implicite de dater du pontificat de son prédécesseur Clément XII (1730-40). On ne la connaît en réalité que *depuis une vingtaine d'années*, encore qu'on nous ait dit la tenir d'un saint religieux de Padoue — toujours Padoue ! — *décédé nonagénaire* peu après l'exaltation de Léon XIII et qui possédait *depuis longtemps* ce document prophétique.

« Quoi qu'il en soit de son origine, il est assurément des plus curieux. (*Aveu bon à retenir, venant d'une plume hostile.*)

« D'abord pour chaque Souverain Pontife, il paraphrase en latin le bref *vaticinium* de la pseudo-prophétie malachienne ; puis de cette paraphrase latine, il extrait un anagramme italien plus ou moins parfait dans lequel, loin de s'en tenir à de vagues et banales paroles, il nous dit le caractère, les mérites, les vertus de 20 papes, parfois même la durée de leur pontificat et jusqu'au vocable que portera chacun d'eux. Or, sur ces 20 papes, il en est 10 qui doivent se succéder à la tête de l'Eglise après Léon XIII.

« Voilà, n'est-ce pas, qui est autrement fort, autrement précis et osé que les nébuleuses prédictions de Gioacchino, Palmerius, Polunus, Wion ? (*Nouvel aveu précieux*).

« Bien entendu je ne publie ce document qu'à titre de curiosité, ayant le même sentiment que le plus illustre évêque d'Orléans (*Mgr Dupanloup*) sur les pseudo-prophéties et que Montaigne sur les espiégleries du hasard.

« Je note que, dans les textes qui vont suivre, les mots en petites capitales sont empruntés de la prophétie dite de saint Malachie. »

Après ce long préambule, où il ne manque pas d'afficher constamment son *scepticisme* et même sa *malveillance* à l'endroit des prophéties en général, Listel de Poli donne *quand même* celle qui nous occupe ici plus particulièrement, en indiquant, pour chacun des 20 papes, à partir de Benoît XIV : 1° son *vocable* ; — 2° la *phrase latine*, qui développe la *devise malachique*, le concernant ; — 3° la *phrase italienne* qui lui convient également ; — 4° enfin, entre parenthèse, la traduction de cette seule phrase italienne laissant la phrase latine sans la traduire.

3° Voici maintenant la conclusion, toujours empreinte de sa mauvaise disposition d'âme envers toute espèce de prédiction connue :

« Ces deux derniers paragraphes — (*C'est ainsi qu'il désigne les deux alinéas s'appliquant à Pierre II, dernier Pape*) — sont en latin. Sans doute, la terrible solennité de la suprême prédiction (*... Le Juge redoutable jugera dans son triomphe tous les peuples)* a induit l'auteur à ne pas se servir de la langue italienne pour son commentaire final, mais son dernier paragraphe n'en est pas moins l'anagramme du précédent, tout en reproduisant aussi des paroles de la prophétie malachienne.

« Tout récemment, la grande famille catholique a été filialement angoissée par d'inquiétantes nouvelles venues du Vatican (*la première maladie grave de Léon XIII*) ; souhaitons que passent bien des années avant qu'elle puisse constater, comme je l'appréhende *(ah ! pourquoi donc, alors ?*) que la prophétie qu'on vient de lire ne mérite pas plus de créance que ses devancières.

« ROGER LISTEL. »

Pour copie conforme : LÉO FRANC.

NOTA. — Le *Moniteur du Calvados*, de Caen, a publié, en six articles, la curieuse prophétie en question. Ces articles sont réunis en brochurette. Pour se la procurer, adresser 50 centimes à M. le curé d'Esquay-Notre-Dame, par Evrecy (Calvados), qui l'expédiera aussitôt.

Eusapia et la Chiromancie

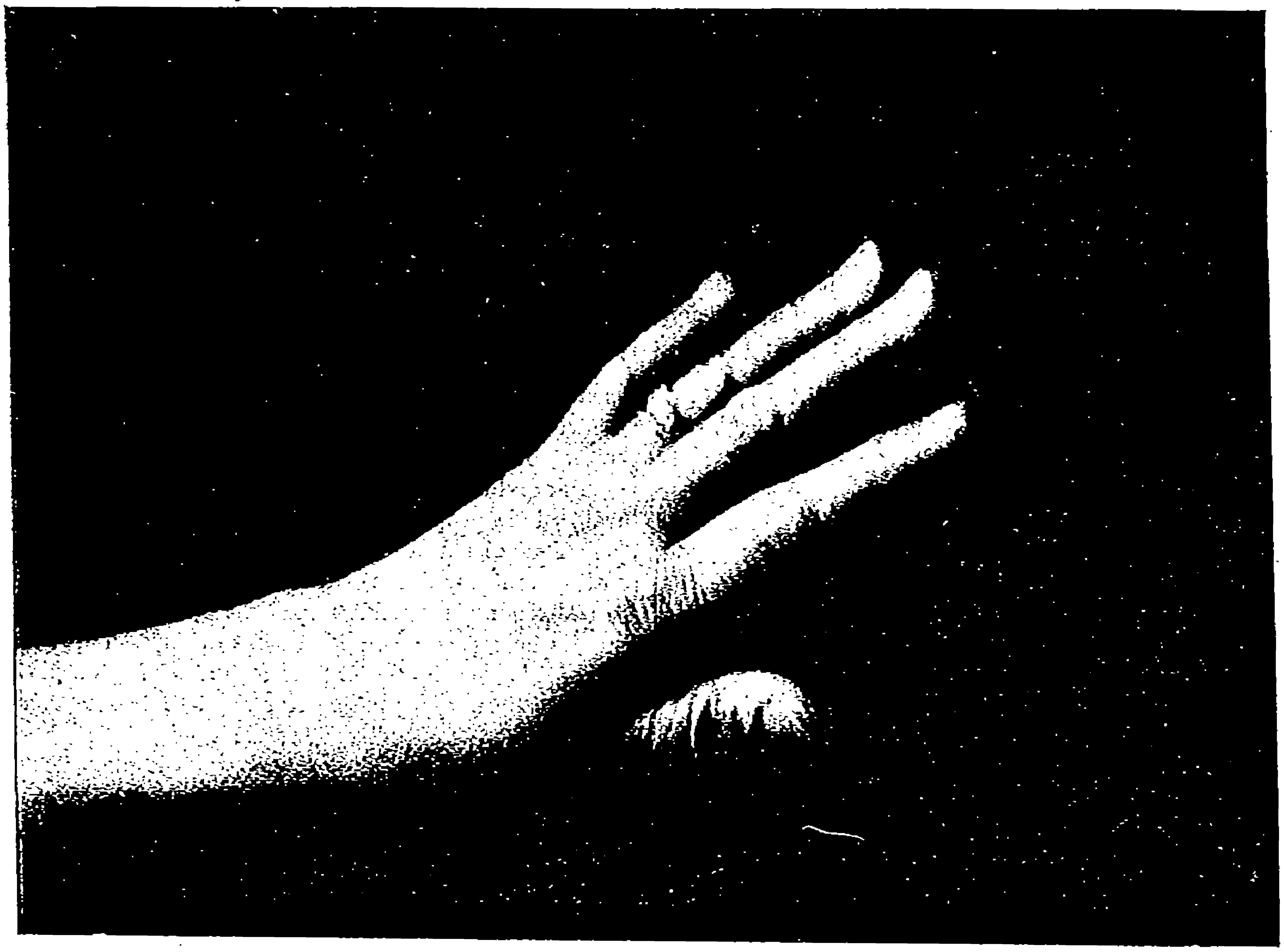
Un des collaborateurs de l'*Echo* défendait la graphologie en ces termes :

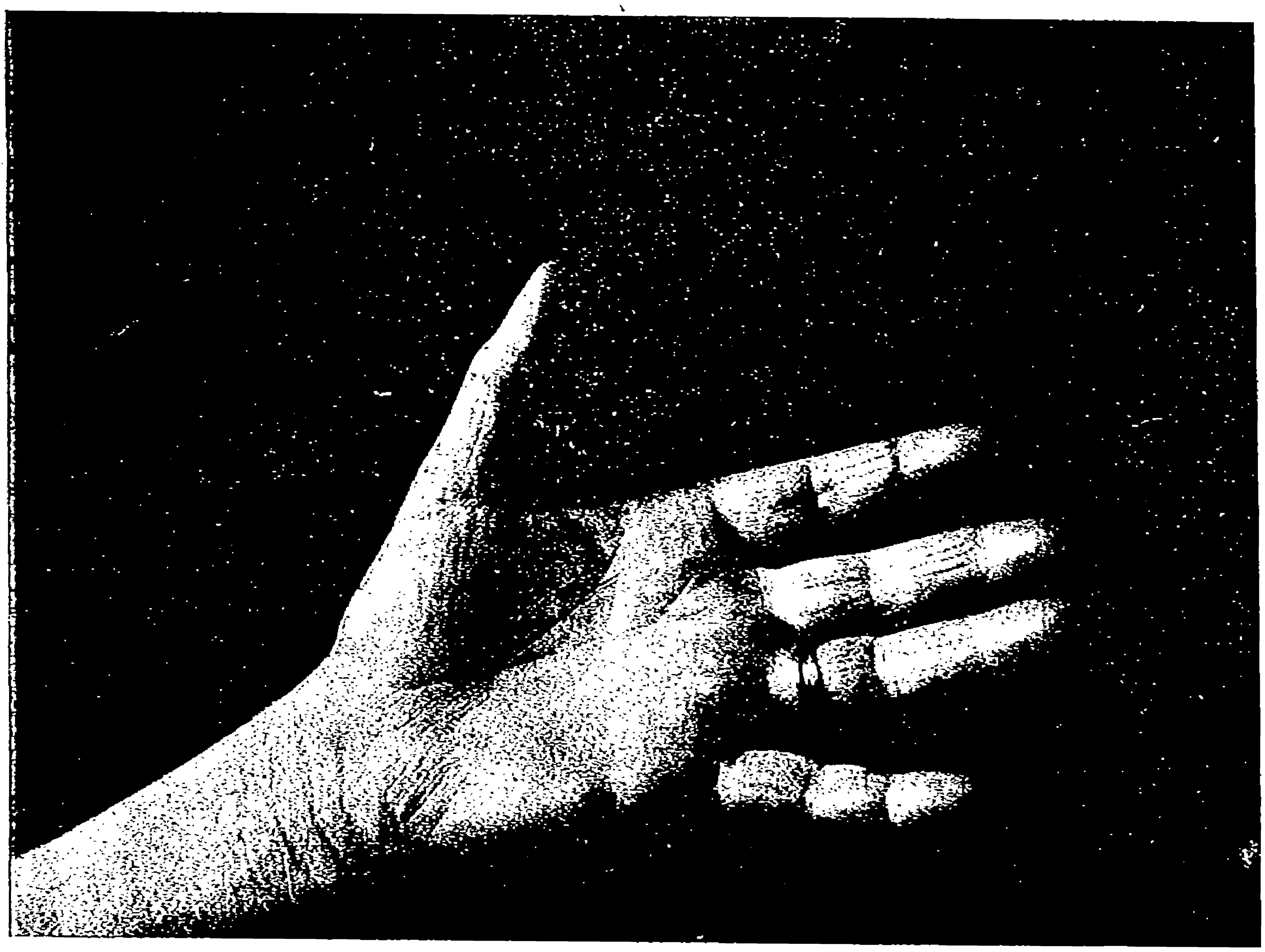
« Cette science doit être considérée comme la plus exacte. — En effet, lorsqu'un graphisme est soumis au graphologue, celui-ci ignore totalement quel est le nom, le rang, la fortune du scripteur, tandis que le chiromancien ou le cartomancien pourra toujours déduire, par l'aspect, la voix, la démarche de la personne, des indications précieuses.

« Le plus sûr garant de la science d'un chiromancien serait dans une épreuve d'étude faite sur un moulage ou une photographie en *ignorance totale* de la personnalité du sujet. »

Cette réflexion m'étant revenue en mémoire, je résolus de tenter l'expérience. Je fis faire quatre photographies des mains du célèbre médium Eusapia Paladino, et, munie de ces précieux documents, j'allai les présenter successivement à l'étude de nos meilleures chiromanciennes, *en demeurant absolument*

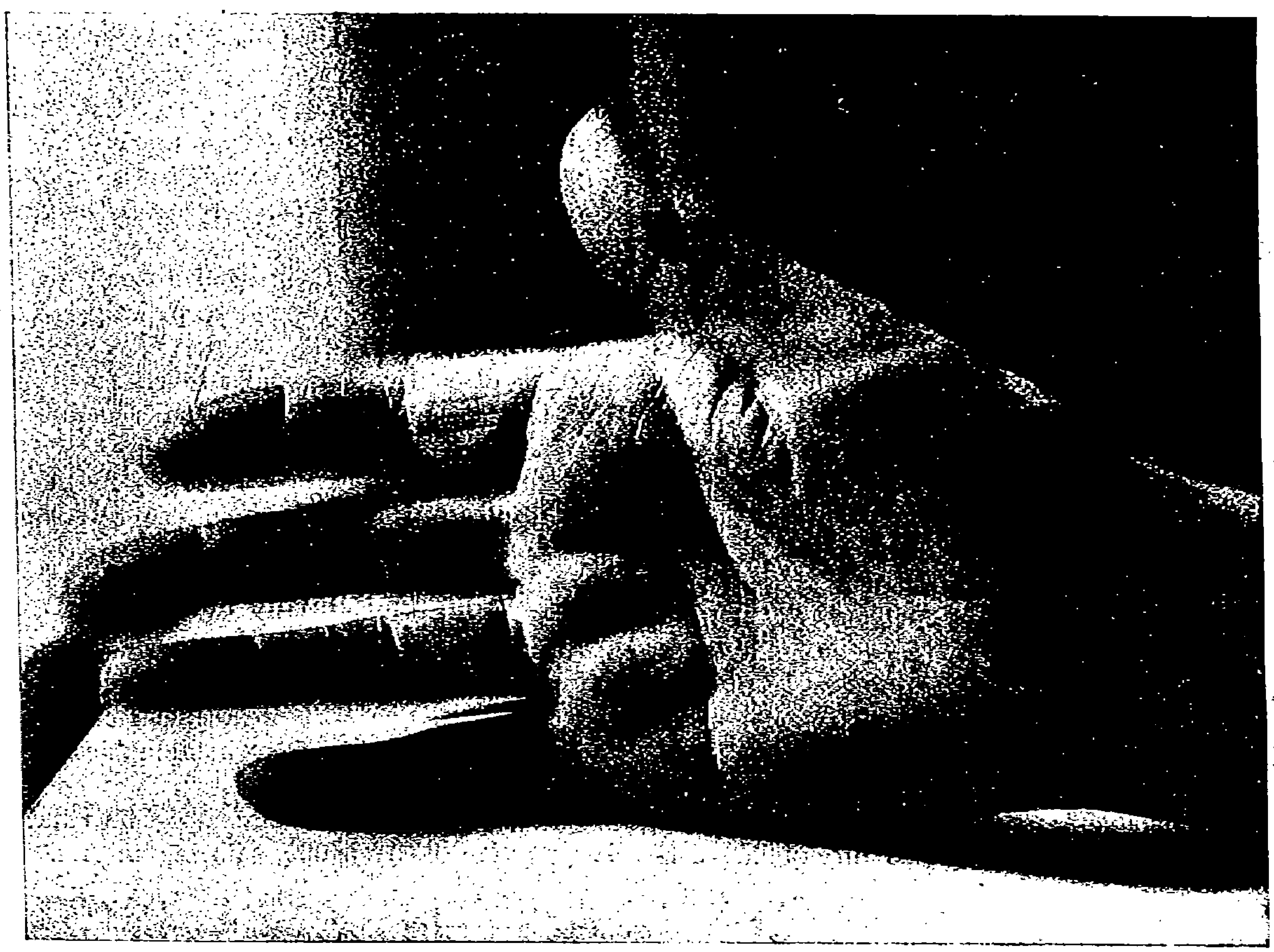
LA MAIN GAUCHE D'EUSAPIA





LA MAIN DROITE D'EUSAPIA





impénétrable, quant au nom, la profession, le sexe même du sujet.

Voici, *in extenso*, l'avis de chacune des devineresses, — les lecteurs les classeront par ordre de mérite.

Madame Fraya

Quand je me présentai au 11 *bis* de la rue d'Edimbourg, il y avait si grande affluence de visiteurs, que je me retirai, vite effrayée, confiant à la femme de service les précieux documents.

— C'est une étude de chiromancie pour l'*Echo du Merveilleux*. Je reviendrai demain chercher le résultat.

(Je préférais n'être pas là quand Mme Fraya ferait l'expérience. Je me méfiais de la grande intuition de la jeune femme ; je craignais une sorte de lecture de pensée. Je voulais de la *chiromancie*, et non de la *voyance*.)

Le lendemain, toute aimable, toute heureuse, Mme Fraya me remettait l'étude suivante :

« Mains féminines, épaisses et larges, aux doigts courts. Monts bien dessinés, rayés par des lignes profondes. Revers de la main plissé, et dont la peau, au regard, semble un peu rude.

« Prédominance des impulsions sur le raisonnement.

« Une sorte de puissance mystérieuse, indépendante de la pensée, émane du relief accusé de la paume et de l'inclinaison des doigts.

« Nature irrésistiblement entraînée par ses élans, et incapable d'équilibrer sagement ses actes. La volonté, impérieuse et vive, se manifeste sans méthode. Elle semble mue par des *inspirations psychiques* et non par la réflexion.

« Esprit doué de personnalité, mais dont les ressources naturelles sont mal développées par la culture, si bien que ses résolutions peuvent naître également des mobiles les plus nobles et les plus égoïstes.

« Activité capable de labeurs intéressants, mais amoindrie par son inégalité. Rêverie, besoin *physique* de paresse. Crises d'indolence qui succèdent brusquement aux heures d'effort, et quand celles-ci n'ont pas produit suffisamment tout le résultat utile.

« L'orgueil, dissimulé sous des manières simples, n'est pas exempt d'une certaine naïveté. Et, tout en étalant avec complaisance quelques-uns de ses mérites, il se rend compte de ceux qui, en réalité, devraient faire sa gloire. En effet, un mélange de malice et d'ingénuité, de fine compréhension et d'étourderie se dégage de la direction générale des lignes. L'autoritarisme, l'indépendance se manifestent en même temps que l'apathie, et je pourrais dire qu'une certaine inconscience atténue, dans une mesure relative, la responsabilité des actions.

« La ligne de tête, unie dès son origine à celle de la vie, et brusquement inclinée vers le bas de la main, indique avec quelle force étrange la fatalité imprime son empreinte sur cette âme à la fois violente et faible, généreuse jusqu'au dévouement, mais capable de passions aveuglantes.

« D'autre part, les rides des doigts indiquent une grande impressionnabilité, un caractère mobile, qui recherche la fantaisie, l'aventure, le changement. Trop spontané pour être logicien, l'esprit, malgré ses coups d'audace, peut subitement se laisser démonter et abattre par les défaites ou par les arguments précis. Il est vif, primesautier et peut, tout d'un coup, pourtant, faire preuve d'une habileté inattendue, dont l'adresse est en désaccord avec la naïveté dont j'ai parlé plus haut.

« Hardiesse dans les projets ; combativité.

« La ligne qui sillonne le quatrième doigt, et qui symbolise, en chiromancie, la vaillance et l'éclat, annonce une *existence mouvementée, appelée à une mise en lumière imprévue et fréquente.*

« De plus, l'élévation de l'annulaire, qui contraste avec la petitesse du cinquième doigt, indique le désintéressement matériel ; de l'ambition, dont les aspirations ont des vues plus hautes.

« La ligne qui part du bas de la main et qui se dirige vers le troisième doigt, prouve une fois de plus, par sa netteté, de quelle puissance est la fatalité qui domine cette âme. *Ses facultés semblent être organisées uniquement pour l'accomplissement d'une mission étrange, à laquelle il leur est impossible de se soustraire* (!!!)

« Enfin, la ligne de vie brisée dans son parcours fait prévoir des dangers physiques, provoqués par des maladies accidentelles.

« Peau très plissée et ongles courts : bienveillance, qui ne se défend pas d'une certaine taquinerie ironique. »

(Je tiens à ajouter, sans autre commentaire, que Mme Fraya n'a jamais vu Eusapia Paladino — ce qu'elle déplore d'ailleurs.)

Madame Marthe Desbarolles

Au 95 du boulevard Saint-Michel, je rencontre Mme Marthe Desbarolles, la fille de l'illustre chiromancien. Bien que très pressée, elle consent à une étude (un peu rapide) des photographies que je lui soumets.

« Ces mains indiquent deux natures bien distinctes : la première bienveillante, aimable, mais n'excluant

pas le côte critique, taquin, légèrement moqueur. Caractère combatif, discuteur, imaginatif. Velléité de domination.

« La deuxième nature est faite par la situation : domination; combativité beaucoup plus forte, avec résultat. La possession de soi arrive presque à l'impénétrabilité.

« Cette main doit être celle d'une personne âgée de 45 à 50 ans; cette personne s'est affinée ; *elle est certainement au-dessus de sa naissance.*

« La chance arrive par lutte personnelle ; elle ne commence qu'à l'âge de 26 à 27 ans. La réussite de l'idée ne vient, de façon solide, que de 37 à 40. Situation : réalisation totale de 40 à 42. Combativité énorme de 49 à 55.

« Au point de vue cœur, le sujet est tendre ; il se laisse dominer énormément.

« Je vois deux unions, dont la première m'apparaît malheureuse.

« La personne aura deux enfants, ou s'intéressera à deux intelligences plus jeunes.

« Raisonnement, analyse et observation. Le goût de la forme prédomine.

« Adresse de main extraordinaire. »

Madame Cléophas

Dans son cabinet du 7 de la rue Cavalotti, la chiromancienne, connue déjà des lecteurs de l'*Echo*, consent à examiner les mains mystérieuses :

« Ce sont les mains d'une femme qui a travaillé et souffert, déclare-t-elle tout d'abord. »

Puis *in partibus*, elle fait cette remarque pittoresque :

(Ces mains-là ont dû laver leur vaisselle et leur linge !)

« La situation doit être changée à l'heure actuelle. Cette personne doit avoir la cinquantaine. Elle a dû lutter énormément pour l'existence : cependant la chance pécuniaire va toujours en augmentant, et se manifeste surtout à partir de 45 ans.

« Caractère enjoué, sensible aux choses extérieures. Pas de mémoire. Très rêveuse. Très nerveuse, très tourmentée. Neurasthénique. Grande imagination. Pas de souplesse de caractère. Croyante.

« Le cœur joue un très grand rôle dans cette vie et modifie beaucoup le caractère. Devant lui, la volonté s'annihile.

« La ligne de cœur est très fatale. Cette femme a dû souffrir beaucoup du côté famille et amour. *Deux unions bien marquées.* La première a été presque tragique.

« La personne a dû avoir, ou aura, un coup ou une blessure du côté droit : épaule, main ou bras.

« Elle doit avoir de l'oppression. »

Madame Ana-El

J'ai voulu savoir si « la devineresse aux chiffres » dont j'ai parlé dans le dernier numéro de l'*Echo*, connaissait assez la chiromancie pour accepter l'épreuve.

Un peu émue, car surtout familière avec le Tarot chaldéen, Mme Ana-El, dans son cabinet, au 41 de la rue Mazarine, consent cependant à me donner quelques indications :

« Ces mains sont celles d'une femme âgée de cinquante ans environ. Elle vivra très vieille. Cette femme doit savoir dépenser l'argent ; elle ne fait aucune économie, et cependant elle ne manquera jamais de rien.

« Cette main n'est certainement pas celle d'une *personne fortunée de naissance.*

« Au point de vue croyance, cette femme a la foi, sans avoir la pratique, à quelque religion qu'elle appartienne.

« Elle aurait tendance à avoir plus de logique que de volonté, car cette dernière n'est pas soutenue. Cependant, elle est bien équilibrée.

« Le sujet a souffert énormément du cœur. Elle a eu plusieurs unions.

« Le côté santé est bon dans l'avenir. Dans le passé, je crois voir une maladie grave, mais la photographie laisse à désirer sur ce point.

« Le sujet doit avoir de l'asthme, ou celui-ci ne tardera pas à se manifester. Il mourra d'une maladie pas longue. »

***

J'ai dû terminer mon enquête avec Mme Ana El. J'ai vu d'autres chiromanciens et chiromanciennes ; mais les uns et les autres se sont récusés devant les imperfections de la photographie.

Il me faut donc remercier doublement les aimables devineresses, qui ont eu le courage d'affronter l'épreuve, dédaignant le ridicule qui pouvait rejaillir sur l'auteur d'une erreur d'appréciation.

Chez Mme Eusapia Paladino

En possession de mon intéressant dossier, je suis allée sonner à la porte du célèbre médium, encore présent à Paris.

Au coup de sonnette, un ordre bref de l'Italienne commande de ne recevoir personne.

Je souris, je sais trop bien que la défense n'est pas pour moi.

En effet, quelques instants plus tard, je suis introduite près de Mme Eusapia, qui joue aux cartes en tête-à-tête avec son époux.

Je laisse la partie s'achever ; puis je dis à Mme Paladino mon intention de publier une étude de ses mains dans le prochain numéro de l'*Echo du Merveilleux*.

Cela paraît l'amuser énormément.

— Qu'a-t-on dit ? Vivrai-je vieille ?

— Oui, très vieille.

Un éclair de joie brille dans les yeux du médium.

Alors, tout doucement j'enquête.

— On m'a dit que vous aviez beaucoup souffert au point de vue cœur?

Eusapia soupire :

— Oh ! oui, c'est vrai, très vrai.

— ... Que votre premier mariage avait été très très malheureux ?

Discrète, devant son second mari, Eusapia me fait seulement un signe affirmatif.

— .. Que vous aviez eu une maladie grave dans le passé ?

— Oui, c'est vrai.

— ... Que vous étiez une tendre ; qu'en s'adressant à votre cœur, on faisait de vous tout ce que l'on voulait ?

— Oui. Oui.

— Et alors, voulez-vous me dire à votre tour : Avez-vous eu des enfants ?

— Non. Jamais.

— A quel âge la chance vous est-elle venue ? Votre renom de médium a-t-il commencé ?

— Vingt et un ans.

— Enfin, je vais encore vous demander une chose... un peu indiscrète. — Dépensez-vous votre argent, ou faites-vous des économies ? Vous devriez être riche ?

— Non. Je dépense, dépense, dépense !

Avant que je prenne congé, Eusapia s'informe, comme à chaque visite :

— Les journaux parlent-ils de moi ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

— Et que disent-ils ? Du bien ? du mal ?

— L'un et l'autre.

— La physionomie d'Eusapia s'assombrit :

— Pas encore convaincus ?

— Pas tout à fait : vous en avez convaincu et troublé beaucoup ; mais il reste encore des sceptiques.

Le visage du médium devient de plus en plus inquiet.

— Mais les phénomènes ?

— Quelques-uns disent que vous les avez truqués.

Alors Eusapia s'indigne tout à fait :

— Qui dit cela ? Les noms ?

— Je ne me souviens pas.

Eusapia paraît découragée.

— Je ne reviendrai plus en France, me dit-elle. Non, je ne reviendrai plus !

— Mais si, il faut revenir, il faut lutter, il faut prouver.

Et sûre que, malgré ce découragement passager, le grand médium sera toute heureuse de revenir à Paris, je prends congé. Mais ici même, je tiens à rendre hommage à Eusapia Paladino pour la bonté et la bienveillance qu'elle n'a cessé de témoigner à la rédactrice de l'*Echo*.

Mme Louis Maurecy.

TOUJOURS

Les Frères Davenport

Une lettre de M. L. Chevreuil

A propos de mon dernier article, M. L. Chevreuil, rédacteur à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, a adressé à notre Directeur la lettre suivante :

Paris, 20 mars 1908.

Monsieur le Directeur,

Dans l'étude psychique, qui passionne les penseurs des différentes écoles, les questions de personnes ne sont rien ; l'argument seul existe. Or, dans un article où je suis vingt fois nommé, votre journal impute à ma personne des raisonnements que je n'ai pas tenus. Je recours à votre courtoisie bien connue, non pour me défendre, mais pour rétablir ma pensée vingt fois défigurée.

Vous aviez qualifié la séance des poissons d'une façon que j'avais approuvée. J'ajoutais que cela n'était, hélas, que trop vraisemblable. Je disais : « *Hélas*!... » parce que la fraude est lamentable. J'éprouve, devant elle, l'impression qu'on ressent devant une maladie répugnante. L'imagination d'un de vos collaborateurs n'a vu, dans cet *Hélas*!... que le dépit que pourrait éprouver un homme de mauvaise foi. Voulez-vous me permettre de lui dire qu'il ne m'a pas compris ?

Je n'ai pris parti ni pour ni contre les frères Davenport. M. Meunier n'a pas le droit de me représenter comme m'étant engagé à fond ; et je lui rappelle que j'ai admis la possibilité des deux thèses, en déclarant que, si la sienne était bonne, il resterait à expliquer tant de témoignages contemporains, qui restent debout dans leur solidité.

A tort ou à raison, j'ai soutenu ma thèse que la fraude de Pierre est un mauvais prétexte pour condamner Paul en vertu de l'analogie. M. Mery a expliqué Sarrak, M. Meunier n'a pas expliqué Davenport, voilà mon avis. Ce n'est pas une raison pour me présenter comme une âme remplie de fiel.

M. G. Meunier me demande où j'ai pris mes renseignements, mais puis-je, dans ces colonnes, l'accabler de documents ? Je lui ai répondu, dans l'article qu'il attaque, par le document si probant du capitaine Inglefield. Puisque son principal argument était de dire — il le répète dans le dernier numéro : « *Qu'il s'agissait de nœuds coulants ou de nœuds faciles à défaire* », je lui ai bien prouvé que son explication est inadéquate aux faits. A cela M. Meunier répond que le rapport Inglefield est de 1864 et qu'il accuse le médium d'avoir fraudé en 1865.

Je persiste à dire que l'explication est inadéquate aux faits.

Un physicien en renom prétendit reproduire exactement tous les tours de la salle Herz ; comme Maskelyne, tout dernièrement, fit une mauvaise parodie des fantômes, c'est ce que M. Meunier appelle citer ses sources. J'espère qu'il en a d'autres. Mais qu'il ne m'accuse pas de vouloir blanchir des clients indignes, parce que je lui dis qu'il n'a pas réussi à les salir. Il y réussira peut-être, je n'en sais rien. Mais alors l'explication sera autre que celles qu'il a données jusqu'ici.

Mais je m'oublie à discuter, je reviens à ma pensée dénaturée. Il est un passage que M. Meunier ne pourra pas justifier. C'est celui où il me prête ce raisonnement : « Ce monsieur a été surpris en flagrant délit de vol à l'étalage, c'est très vrai, nous dit M. Ch..., etc. » Quand le lecteur saura que j'ai, au contraire, contesté le vol à l'étalage, en disant qu'une séance chahutée n'est pas une preuve suffisante pour moi, il s'apercevra que la faute de logique, qui m'est imputée, appartient en toute propriété à M. Meunier.

M. Meunier semble s'attaquer à moi plutôt qu'à mes arguments, il me prête du dépit, des pensers amers, je ne sais ce qu'il veut dire quand il affirme que je plaide pour des commerçants rigides, etc... Est-ce trop espérer, monsieur le directeur, que de nourrir l'ambition d'être regardé par vos lecteurs sous un jour plus digne de leur estime ? Ce faisant, je n'ai guère répondu à mon honorable contradicteur qui pourra triompher de mes lacunes, il comprendra que la place me manque et que, si j'abrège, c'est par discrétion, et non par impuissance. Je le prie, en outre, d'agréer, ainsi que vous-même, monsieur le directeur, les humbles salutations d'un ami de la vérité.

L. Chevreuil,
13, rue Boissonade, Paris-14e.

⁂

Je m'empresse de rassurer mon très distingué confrère : en écrivant qu'il plaide pour de rigides commerçants, je n'ai rien voulu sous-entendre, et je crois pouvoir lui donner l'assurance qu'aucun lecteur de l'*Écho du Merveilleux* n'a interprété mon texte d'une façon assez regrettable pour y apercevoir les allusions blessantes qu'il semble y avoir découvertes lui-même.

Je tiens mon confrère de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* pour un journaliste aussi désintéressé que convaincu qui ne craint jamais d'affirmer, simplement parce qu'il pense ainsi, que les doctrines spirites sont excellentes.

Je lui affirme également que le regret qu'il éprouve à constater le complet fiasco de M. de Sarrak, mage de pacotille et comte en toc, n'est pas taxé par moi, et quoi qu'il puisse dire et penser à ce sujet, d'attitude de mauvaise foi.

Je crois au contraire que devant la fourberie de l'opérateur, fourberie dûment établie et qui se pourrait établir de nouveau, M. Chevreuil éprouve, ainsi qu'il le dit d'ailleurs lui-même, « l'impression qu'on ressent devant une maladie répugnante » ; et je suis convaincu qu'il lui paraît en effet tout à fait lamentable qu'on ne puisse conserver, sur la science et sur la sincérité du pseudo-mage et du prétendu comte de l'avenue Montaigne, aucune espèce d'illusion.

Je serais navré qu'on pût, comme M. Chevreuil le redoute, à tort je veux l'espérer, penser, après lecture de mon article, que son âme est « remplie de fiel » ; s'il devait en être ainsi, je me serais bien mal exprimé : je crois, en effet (ai-je besoin de le dire ?) que le seul fait d'avoir pris en mains la défense des frères Davenport dénote, chez M. Chevreuil, l'existence d'une sensibilité d'âme qui pourrait toutefois, à mon sens, trouver de meilleures occasions de s'employer.

⁂

Ces éclaircissements apportés à un texte qui parut obscur à M. Chevreuil, je m'empresse d'accorder à mon spirituel confrère une notable satisfaction : j'ai — chacun son tour — fort mal interprété le sens de son article.

J'avais cru comprendre que, placé entre deux hypothèses, celle de la bonne foi et celle de la mauvaise foi des frères Davenport, le rédacteur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* préférait manifestement la première. En pensant ainsi, je m'étais fort grossièrement trompé. Et M. Chevreuil redresse mon jugement baroque, en faisant observer qu'il n'a pris parti ni pour ni contre les Américains, qu'il ne s'est pas engagé à fond, qu'il a admis la possibilité des deux thèses, en spécifiant, il est vrai, que si la mienne — celle de la mauvaise foi — était la bonne, « il resterait à expliquer tant de témoignages contemporains, qui restent debout dans leur solidité ».

Mon erreur, en somme, était de peu d'importance..., et je suis heureux d'avoir pu me convaincre, en lisant attentivement le passage que je viens de citer, que mon contradicteur est aussi résolu qu'il l'assure à tenir la balance égale entre les deux hypothèses.

Comme mes dispositions sont aussi conciliantes

pour le moins que celles dont fait si manifestement preuve mon impartial confrère, nous ne saurions tarder à nous mettre d'accord.

Seulement, rien ne me paraissant plus propice à une entente qu'une discussion préalable nette et précise, je prendrai la liberté de lui poser les deux questions suivantes :

Première question : « Quels sont les témoignages contemporains « qui restent debout dans leur solidité », auxquels vous faites allusion ? »

Deuxième question : « A quelle date ces témoignages ont ils été produits ? »

Une simple réflexion à propos de cette dernière question, qui, sans en avoir l'air peut-être, a pour but de nous éviter bien des propos inutiles : Des documents récents — plus récents que celui dans lequel il est question du capitaine Inglefield et que M. Chevreuil a découvert dans la collection de 1864 du *Daily Telegraph* (j'en ai parlé dans mon dernier article) — feraient peut-être aussi bien notre affaire ? S'il était possible, par exemple, de baser la discussion sur des textes dont les plus anciens seraient datés de 1866, les choses seraient un peu simplifiées, je le crois.

Et cette réflexion « à côté » m'amène à poser à M. L. Chevreuil, qui, jusqu'à présent du moins, ne paraît pas être de mon avis sur ce point spécial, quelques nouvelles questions, afin d'apprendre la raison de ce léger dissentiment.

Les voici :

« Mon contradicteur croit-il réellement que, dans une affaire comme celle dont nous nous occupons, la valeur d'un témoignage dépend de sa seule ancienneté ? S'il le croit, voudrait-il me dire sur quels motifs plausibles il appuie sa conviction ? »

« S'il ne le croit pas, pourquoi, au lieu de nous parler du capitaine Inglefield, dont il est question dans un journal paru en 1864, alors que les Davenport ont été accusés en 1865, pourquoi, dis-je, n'a-t-il pas mis sous nos yeux les témoignages plus récents dont il ne peut manquer de disposer ? »

« Pour quelle raison M. Chevreuil semble-t-il attacher beaucoup plus d'importance aux déclarations d'un journal de Londres, dont le compte rendu, cité par lui, est peut-être anonyme, qu'à celles, enregistrées plus tard, accusant les Davenport de se moquer du public — celles, notamment, de Robert Houdin, qui a expliqué la manière d'opérer des deux « médiums » (? ?), déclarations dont le célèbre illusionniste a revendiqué, en les signant, la pleine responsabilité ? »

Je sais bien que mon confrère récuse Robert Houdin, et qu'il ne reconnaît pas l'authenticité de l'anecdote que je lui ai empruntée. Il nie ce que, par extension, j'ai appelé le « vol à l'étalage », et qui est cette étrange transmutation de tabac à priser en farine de froment qui s'est opérée, un soir, dans les mains des frères Davenport.

Mais ce que M. Chevreuil oublie de faire, c'est de nous dire sur quels témoignages contemporains il s'appuie pour mettre en doute la parole de Robert Houdin.

Ce point n'est cependant pas négligeable, car enfin, surtout lorsque le démenti vise un homme très honorablement connu, la négation pure et simple de ses dires ne peut être considérée comme un argument irréfutable. C'est tout au plus une attitude.

*
* *

Et maintenant, j'ose espérer que M. Chevreuil ne me reprochera pas à nouveau de m'être attaqué à lui plutôt qu'à ses arguments, reproche injustifié d'ailleurs, puisque, dans mon article du 15 mars, j'avais discuté tous ses arguments, lesquels étaient au nombre de deux, savoir :

1° Le lieu de naissance de l'anecdote contée par Robert Houdin ;

2° L'extrait de l'article du *Daily Telegraph*, où il est question du capitaine Inglefield.

Je ne pouvais mieux faire.

Deux mots encore : je regrette infiniment que sa trop grande discrétion ait incité mon confrère à borner son communiqué d'aujourd'hui à de simples rectifications. Ses arguments en faveur de la thèse que je ne combats que parce que je la crois mauvaise, m'auraient peut-être convaincu, car je ne cherche, moi aussi, que la vérité, et ils auraient, sans aucun doute, vivement intéressé nos lecteurs.

Mais ce n'est que partie remise, et, dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, où il collabore régulièrement, et où il se croit tenu à moins de réserve gênante, M. Chevreuil, à qui la seule crainte d'être indiscret a interdit de se montrer plus prolixe, nous fera certainement connaître les nombreux témoignages dont il parle.

Je ne cacherai pas que j'attends ces citations avec une assez grande impatience, car je voudrais savoir enfin ce que je dois penser des frères Davenport, sur le compte desquels je n'ose me prononcer définitivement avant d'avoir pris connaissance des témoignages contemporains auxquels M. Chevreuil fait allusion.

Mon confrère le voit : comprenant à merveille que, pour développer son argumentation, la place lui a fait défaut, je ne triomphe pas, comme il le redoutait, de quelques lacunes, difficiles à combler dans l'espace relativement restreint d'une lettre que son signataire a voulue d'autant plus rectificative que sa discrétion ne lui permettait pas de la rendre explicative.

Georges Meunier.

LA LÉVITATION

Nous croyons intéressant de reproduire les déclarations que firent, à un rédacteur du Matin, *le savant français d'Arsonval et le savant italien Morselli.*

Elles prouvent que les hommes de science qui, hier encore, haussaient dédaigneusement les épaules lorsqu'on parlait devant eux de faits médianimiques, sont contraints de se rendre enfin à l'évidence.

Certes, il font encore quelques réserves — et n'en faisons-nous pas nous-mêmes — mais ils admettent, sinon toujours, du moins parfois, la réalité des phénomènes. Et n'est-ce pas le principal ?

*Que de chemin parcouru depuis dix ans ! Que de victoires remportées sur la somnolence générale, victoires dont l'*Écho du Merveilleux, *qui est sur la brèche et reçoit des coups depuis treize années déjà, a bien le droit, il nous semble, de revendiquer une petite part.*

Nous avons, écrit notre confrère, demandé à un de nos savants les plusaimés du public, au président de l'Institut général psychologique lui-même, le professeur d'Arsonval, à quelles expériences il avait assisté et quellesétaient ses conclusions sur l'existence d'une force psychique.

— J'ai assisté, dit-il, à une quinzaine de séances faites par Eusapia Paladino. Pendant ces quinze séances, qui m'ont suffi amplement pour me faire une opinion,nous avons maintes fois convaincu Eusapia de fraudes. Cependant, des phénomènes restent obscurs et inexpliqués.

« Parmi ceux ci, on peut compter la lévitation d'une table de moyenne lourdeur. Pour éviter que la table puisse être soulevée au moyen des genoux ou des pieds, on avait scellé au plancher quatre gaînes en bois, dans lesquelles entraient les quatre pieds de la table; ces gaînes, de la hauteur des pieds de la table, étaient enfin reliées entre elles par des traverses. Ainsi, il ne semblait point possible que la table fût déplacée ou soulevée par les pieds ou les genoux.

« Plusieurs fois, cependant, la table fut soulevée suffisamment haut pour que ses pieds sortent des gaînes. La table retomba à côté.

« A cette séance assistaient Curie, le commandant Krebs et deux autres savants. On me fit remarquer — chose curieuse — que l'intérieur d'une gaîne était phosphorescente. Je me penchai vers l'autre, qui était à droite; elle était également lumineuse.

« Eusapia, dont on tenait les genoux, et dont les mains étaient placées au-dessus de la table, était assise sur une chaise placée elle-même sur une balance. Cette balance, au moyen d'un tube à vide en caoutchouc, indiquait, dans la pièce à côté, les variations de poids. Elle enregistrait le poids d'Eusadia ; mais, lorsque la table était soulevée, le poids d'Eusapia s'augmentait de celui de la table.

« Tous ces moyens de contrôle déplaisaient beaucoup à Eusapia. Un jour, elle dit :

« — Je vais briser ce tube; vous ne pourrez plus enregistrer ainsi toutes ces mesures.

« On sentit qu'elle faisait un effort, puis, brusquement :

« — *E fato*, dit-elle.

« On entendit un bruit sec à un mètre cinquante de sa chaise : le tube à vide, en caoutchouc épais, était rompu. Nous essayâmes de le briser plus loin, pour voir s'il fallait déployer une force assez considérable, et nous ne pûmes y arriver qu'à grand'peine. Cette chose est restée également inexplicable. On peut supposer, cependant, qu'elle aurait pris le tube avec son pied et qu'ells aurait fait un mouvement violent en arrière. Toutes les hypothèses sont permises.

« Quoi qu'il en soit, voici, nous dit le savant, quelles sont mes idées exactes sur ces recherches :

« A l'Institut psychologique, nous avons fait de nombreuses expériences sur Eusapia Paladino. Le détail va en être publié très prochainement.

« Ne parlons ni de l'au-delà, ni du spiritisme ; notre groupe psychique et physiologique ne s'occupe que des questions qui peuvent être tranchées par la méthode expérimentale.

« En faisant venir Eusapia, notre but était de constater si, comme on l'a dit, il émanait de cette personne un champ de force de nature inconnue, pouvant agir à distance sur les personnes ou les objets. Il s'agissait donc de contrôler par des moyens scientifiques variés et appropriés les différents phénomènes. C'est ce que nous avons fait, notamment pour les phénomènes de lévitation, de déplacement d'objets et d'actions électriques ou magnétiques à distance.

« Laissons de côté les phénomènes d'attouchement, d'apparition de mains ou de matérialisation, qui s'expliquent facilement par des fraudes ou des acrobaties.

« Ce dont nous n'avons pas l'explication pour le moment, ce sont des phénomènes de soulèvement de table, mais, malgré les précautions prises, la supercherie a pu se produire.

« En tout cas, à l'heure actuelle, aucune constatation ayant un caractère rigoureusement scientifique ne permet ni de nier, ni d'affirmer la réalité des phénomènes de lévitation.

« Eusapia est un sujet détestable pour ce genre de recherches. Elle s'arrange toujours de façon à rendre impossible tout contrôle sérieux et permanent.

« Nous l'avons prise souvent en fraude, mais les fraudes constatées n'expliquent pas tous les phénomènes observés.

« Il serait très intéressant de trouver un sujet réalisant les mêmes phénomènes qu'Eusapia et qui voulût bien se prêter aux expériences avec la même bonne volonté et la même bonne foi que Home avec William Crookes. »

D'autre part, le professeur Morselli, directeur de la clinique psychiatrique de l'Université de Gênes, a fait les déclarations suivantes :

— Ayant assisté à un grand nombre de séances, je suis convaincu de l'authenticité de la plupart des phénomènes, surtout des phénomènes physiques ou mécaniques.

« Certes, tous les médiums, notamment les professionnels, s'adonnent à la fraude, et la Paladino elle-même trompe parfois ceux qui assistent à ses séances, en substituant de faux phénomènes aux phénomènes véritables qu'elle est capable de produire. Mais la fraude n'infirme pas la phénoménologie très compliquée, ni de la Paladino ni des autres médiums.

— Comment expliquez-vous ces phénomènes ?

— Ce n'est pas facile de répondre brièvement à cette demande. Cependant, je m'efforcerai de vous contenter.

« Les phénomènes médiumniques et spirites peuvent être divisés en deux groupes. Le premier groupe comprend les phénomènes subjectifs ou intra-médiumniques, dont le plus important est la « personnification ». Pour ce groupe, peuvent valoir les explications fournies par la physiopsychologie et par la psychopathologie, non sans admettre, cependant, que certains phénomènes trouveront leur explication dans la psychologie dite supernormale, à base de télépathie, etc., etc.

« Pour l'autre groupe de phénomènes, dits objectifs ou extramédiumniques, parmi lesquels on compte les actions à distance, les apparitions en séance, les matérialisations, je ne pense pas qu'on puisse démontrer l'intervention d'intelligences ou de forces psychiques étrangères au médium, et, pour le moment, on doit se borner à admettre la possibilité de projections de forces émanant de la personne même du médium.

« Naturellement, même dans cette hypothèse, il reste des points obscurs. En tout cas, la science ne peut plus, désormais, se refuser à admettre la réalité d'un grand nombre de ces faits, sous réserve, cependant, d'en établir la nature.

— Que pouvez-vous dire, par exemple, du phénomène de la lévitation des tables, qui est un des plus simples ?

— Ce phénomène, comme vous savez, représente l'a b c du spiritisme. Là-dessus, il n'y a plus de doute possible : la table se lève toute seule, sans trucs ni tromperies, et reste suspendue jusqu'à soixante-dix-huit secondes. J'ajouterai même qu'ici, à Gênes, un jeune poète, médium excellent, a fait remuer une caisse du poids de cent quatre-vingts kilogrammes. Le phénomène, je vous le répète, est authentique et réel.

Histoires étranges de Revenants
et de château hanté

Une brave femme dont j'ai parlé souvent ici et qui, à tort ou à raison, passe pour posséder des secrets magiques, Mme Henry, 1, boulevard de Clichy, celle que l'on a surnommée la Sorcière du Mont Venthoux, me racontait, à propos de sorcellerie, les faits suivants, dont elle m'a garanti l'authenticité et que je publie parce qu'ils ont une note particulière de pittoresque et d'étrangeté.

⁂

Elle habitait alors Marseille, rue de Rome. Un jour, elle reçut la visite d'un monsieur qui, l'air épouvanté, lui confia que, tous les soirs, il entendait brosser auprès de son lit, et que ce bruit, persistant et mystérieux, lui empêchait tout sommeil et le réveillait même, lorsque, pour l'éviter, il s'était endormi tôt.

Un peu embarrassée, Mme Henry lui promit son intervention, et le renvoya, assurant qu'elle réfléchirait au mieux à faire.

Dans la nuit, la médium voit en songe une femme qui tenait une brosse à la main. Elle lui dit :

« Je viens brosser ma robe neuve que mon mari m'a retirée à ma mort, sous prétexte qu'il voulait la garder pour ma fille. »

Puis l'apparition disparut.

Dès le lendemain, Mme Henry qui se souvenait parfaitement de son rêve, alla raconter la chose au mari, celui ci confirma pleinement le dire de la morte. Les personnes chargées d'ensevelir sa femme l'avaient parée d'une robe neuve, que le mari lui avait fait ôter.

Il fit porter la robe au cimetière, et depuis lors, dormit en paix.

⁂

Une autre fois, une dame demande avec terreur à Mme Henry si elle ne pourrait savoir pourquoi, tous les soirs, depuis la mort de son mari, elle a la vision d'un gros chat noir qui monte sur le lit et cherche à l'étouffer.

La Sorcière du Mont Venthoux fait une évocation en règle ; mais sans succès. Le même soir, à minuit, elle entend gratter à la porte, puis elle aperçoit un chat qui s'approche du lit. Instantanément, et comme dans une féerie, il se dépouille et prend la forme humaine.

« Je ne viens pas pour te faire du mal, dit-il à la voyante; mais si je viens tourmenter ma femme, c'est parce qu'elle se refuse à faire mes dernières volontés. Lors de ma mort j'avais pourtant sa promesse. Dis-le lui. »

Et il disparut.

La femme avertie par Mme Henry reconnut les faits. Il s'agissait de dons faits à certaines personnes, et la veuve avare avait négligé d'exécuter sur ce point les volontés de son mari. Effrayée, elle se hâta d'obéir à la voix d'outre-tombe, et jamais plu, depuis, elle n'eut la vision du chat noir.

⁂

La troisième histoire que m'a contée la Sorcière du Mont Venthoux est certainement des trois la plus extraordinaire. Elle fleure, réellement, la sorcellerie.

Il s'agit du château de X..., tout près de Marseille, le château, assurait-on, était hanté. Les personnes qui le gardaient, M. et Mme Rousse, affirmaient que les sonnettes s'agitaient toutes les nuits, que les portes s'ouvraient seules, que leur fille se mourait d'un mal étrange, inexplicable, tandis que le fils était transformé en juif errant. Il ne pouvait demeurer en repos.

Ils vinrent trouver la Sorcière du Mont Venthoux, qui passait, dans le pays, pour posséder le « secret » de désensorceller les « lieux hantés », et la prièrent de vouloir bien tenter de les délivrer.

Mme Henry y consentit. Elle se rendit chez eux, dans la soirée, les réunit autour du feu de l'âtre, dans la principale salle du château, et leur ordonna de s'habiller *tous à l'envers*, comme elle l'était elle-même ; puis de demeurer près d'elle, sans parler, immobiles, et surtout de ne point *se retourner* quoi qu'ils entendent derrière eux.

Habitués à l'étrange, les gardiens du château hanté promirent. Et tout étant prêt, Mme Henry commença ses opérations magiques, au nombre de 9 ; mais sur lesquelles elle garde le plus grand silence.

On entendit alors, devant la porte du château, comme un bruit de cavalerie qui aurait passé ; le bruit dura au moins l'espace d'une heure. Puis, ce furent des cris déchirants, des râles, des plaintes qui s'échappèrent de la cheminée. Les acteurs de cette scène étrange assurèrent, par la suite, que pendant la durée de ces phénomènes, ils ne se reconnaissaient plus, tant leur visage était défiguré, horrible. Tremblants de peur, mais obéissant scrupuleusement aux recommandations de la sorcière, ils se demandaient quels étaient ces êtres affreux qui les entouraient, ne se reconnaissant ni les uns, ni les autres. Au son de l'angélus tout bruit cessa, tout reprit son aspect normal, et depuis lors, jamais plus le château ne fut hanté.

⁂

Que doit-on penser de cette dernière histoire? Des êtres possèdent-ils le pouvoir d'ensorceler leurs ennemis et d'autres peuvent-ils les désensorceler?

On le croit beaucoup dans les campagnes et les maîtres de l'occultisme l'affirment.

Tout dernièrement encore, un lecteur de l'*Echo* m'écrivait : « Ma nièce se meurt d'un mal étrange, inconnu des médecins. Dans notre pays, on croit à un sort; ne pourriez-vous, Madame, soumettre les cheveux et le linge que je me permets de vous envoyer, à la perspicacité d'un voyant? »

J'ai soumis lettre, cheveux et linge à trois voyants différents. La réponse a été identique.

« Cette femme est obsédée, possédée, et ne pourra être guérie que par des moyens théurgiques. »

Alors? — Le grimoire des sorciers a-t-il un pouvoir quelconque maléfique ou bénéfique?

Sans preuve, nous ne pourrions l'affirmer; mais pour quoi le nierions-nous, puisque l'invraisemblable, maintenant, passe dans la réalite des phénomènes constatés?

Qui sait si les forces émanées de médiums, — telle Eusapia, — ne peuvent s'extérioriser en dehors du cabinet et du cercle des assistants, et aller, par la volonté soutenue du sujet, frapper ou caresser, à distance, l'être qui lui est sympathique ou antipathique? L'amitié et la haine doivent être de si bons conducteurs!!!...

Mme Louis Maurecy.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner la suite de la publication de l'intéressant article de Timothée : Le Merveilleux dans quelques mémoires du XVIIe siècle.

ÇA ET LA

Le krach Rochette et les Voyantes

Il nous a paru intéressant de rechercher si quelques-unes de nos modernes sybilles avaient prévu la catastrophe qui vient de dévaster l'épargne française.

Chez Mme Germaine Bonheur, numéro du 15 décembre 1907, nous trouvons cette phrase : *La petite épargne sera éprouvée.*

Chez Mme Elise : *Perte d'argent; krach financier.*

Enfin, Mme Débora, après avoir indiqué par les coquillages : *beaucoup à redouter du côté financier*, paraît avoir eu vraiment, dans le cristal, la vision du krach actuel :

« *...Oh! quel vol important! .. on croira... à des choses extraordinaires, je ne peux définir : krach de Bourse, vol d'un objet d'art de valeur inouïe, je ne sais, mais tout s'arrangera. Beaucoup de bruit pour rien. Plus de peur que de mal.* »

Nous voulons espérer la réalisation complète de cette prophétie pour les malheureux actionnaires du Crédit Minier et Industriel.

L. Maurecy.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

(*Section de Paris*).

Mme Eusapia Paladino a donné, dans le courant de février dernier, des séances aux membres de la section, dans le nouveau siège social, 21, rue d'Hauteville. Un résumé du compte rendu de ces séances sera publié ultérieure-

ment. Le soir du 5 mars, Mme Paladino, accompagnée par son mari, M. Niola, rendit visite à la Société. Par une courte allocution, le Président, M. le docteur *Le Menant des Chesnais*, la remercia d'avoir permis aux membres de la Société de constater les curieux phénomènes se produisant en sa présence, et il exprima le désir de pouvoir expérimenter plus longuement au prochain retour du médium à Paris, ce à quoi Eusapia, très émue, promit de se prêter. Le Président remit alors à Eusapia un souvenir offert par la Société et une gerbe de fleurs. MM. les docteurs *Allain* et *Demonchy*, vice-présidents, puis M. *de Vesme*, secrétaire, remercient encore le médium en lui recommandant de faire tous ses efforts pour se prêter aux exigences, parfois un peu agaçantes, d'un contrôle scientifique. Eusapia était de très bonne humeur et fournit, en riant, quelques explications à ce sujet.

Passant alors en séance, on procéda à l'admission des nouveaux membres, dont 24 furent élus. M. R. Warcollier, ingénieur-chimiste, présenté comme secrétaire adjoint en remplacement de M. Dhuique, forcé de résigner ses fonctions pour cause de départ, est élu.

L'Assemblée vote un remerciement à une personne qui a fait don à la Société de 2.000 fr., et qui désire ne pas être nommée.

On passe ensuite à l'organisation des groupes d'expérimentation. Trois groupes sont ainsi formés, dont quelques-uns ont été ensuite chargés d'examiner quelques médiums qui s'offrent aux investigations de la Société.

Quelques membres se chargent aussi d'étudier certains appareils dont parle le Secrétaire.

La séance prend fin après une courte discussion concernant les moyens de créer à la Société un véritable centre d'informations psychiques, ainsi que l'organisation de la bibliothèque et le service de journaux spécialistes.

Le Secrétaire : C. DE VESME.

Le Président : Dr LE MENANT DES CHESNAIS.

A TRAVERS LES REVUES

DEUX PHÉNOMÈNES DE « DÉDOUBLEMENT »

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme* résume, d'après *The Phantasm of Living*, des Drs Gurney, Myers et Podmore, le récit de deux phénomènes de « dédoublement », dont l'un a été inconscient et l'autre voulu.

Le premier fait est raconté par Mme Randolph Lichfield, demeurant à Cross Deeps, Tiwckenham, près de Londres.

J'étais assise dans ma chambre, un soir, avant mon mariage; un large miroir, qui touchait presque le plafond, était devant moi, de sorte que l'image de toute personne qui était dans la chambre pouvait s'y reproduire toute entière. Je lisais; tout à coup, je *sentis*, mais sans le *voir* que quelq'un entrait dans ma chambre. Je pensai que mon visiteur était ressorti, quand je sentis un baiser sur mon front. Je levai la tête et je vis mon fiancé debout derrière ma chaise, penché sur moi comme pour m'embrasser, de nouveau. Sa figure était pâle et triste. Je me levai et, avant que j'eusse pu parler, il avait disparu.

Le lendemain, à ma grande surprise, je ne reçus pas de lettre de lui (il m'écrivait tous les jours). Le jour suivant, pas de lettre. Le troisième soir — je n'avais pas encore reçu de lettre — comme je montais me coucher, je sentis, dès que j'eus franchi la dernière marche, que mon fiancé était dans ma chambre et que je pourrais le voir. J'entrai; il n'y avait rien. Je m'assis pour attendre et la sensation qu'il était là, essayant de se faire voir, devint de plus en plus forte. J'attendis, mais en vain; je me couchai et je m'endormis.

J'écrivis le lendemain à mon fiancé, je lui exprimai la crainte qu'il ne fût malade, mais je ne lui dis rien de ce que j'avais vu.

Deux jours après, je reçus de lui quelques lignes horriblement griffonnées, par lesquelles il m'annonçait qu'il s'était abîmé la main à la chasse et qu'il n'avait pu tenir encore une plume. Ce ne fut que quelques jours plus tard, lorsqu'il put écrire, que j'appris toute l'histoire. La voici :

Il montait un cheval très vicieux; ce cheval était habitué à désarçonner quiconque le montait, s'il lui déplaisait d'être monté. Lorsqu'il vit que ni ses ruades, ni ses sauts, ni ses écarts ne pouvaient démonter mon fiancé, il traversa la route à reculons, se dressa en arrière et pressa son cavalier contre un mur. La douleur fut telle que Randolph pensa mourir; il se rappelait avoir dit, au moment de perdre connaissance : « Ma petite May ! que je ne meure pas sans te revoir ! » Ce fut cette nuit-là qu'il se pencha sur moi et m'embrassa.

La nuit pendant laquelle je sentis que j'allais le voir, et où, ne le voyant pas, je sentis si bien qu'il était là, cette nuit même, il se tourmentait de ne pouvoir m'écrire.

Je ne dis rien à Randolph de son apparition; mais, lorsqu'il vint me voir, je me fis raconter toute l'histoire, avant de lui parler de l'impression étrange que j'avais éprouvée pendant ces deux nuits.

Je viens de lui dire ceci et il affirme que j'ai raconté exactement la part qu'il eut dans cette affaire.

Le second fait est tiré d'un memento journalier de M B..., 23, Kildare Gardens, à Londres.

Un certain dimanche du mois de novembre 1881, je venais de lire un livre où l'on parlait de la grande puissance que la volonté peut exercer, et je résolus d'apparaître dans la chambre à coucher, au second étage d'une maison située 22, Hogarth Road, Kensington. Dans cette chambre couchaient deux personnes de ma connaissance, Mlle L.-S. Verity et Mlle E.-C. Verity, âgées l'une de vingt-cinq ans, l'autre de onze ans. Je demeurais à ce moment 23, Kildare Gardens, à une distance de trois milles de Hogarth Road, et je n'avais parlé à aucune de ces deux personnes de l'expérience que j'allais tenter. Je voulais apparaître à une heure du matin.

Le jeudi suivant, j'allai voir ces demoiselles; sans que j'eusse fait aucune allusion à ce que j'avais tenté, l'aînée me raconta ce qui suit :

Le dimanche précédent, dans la nuit, elle m'avait aperçue debout, près de son lit, et en avait été très effrayée; lorsque l'apparition s'avança vers elle, elle cria et éveilla sa sœur qui me vit aussi

Je lui demandai si elle était bien éveillée à ce moment : elle m'affirma qu'elle l'était. Lorsque je lui demandai à quelle heure cela s'était passé, elle répondit que c'était vers une heure du matin.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verne
Téléphone 724-73